

est vaincue, du moins avant que nos effectifs, — non pas nos discours, mais nos effectifs, — soient augmentés sur ce continent, et cela demandera plusieurs années, notre sort sera réglé. Personne ne peut logiquement tirer d'autres conclusions même des discours de M. Roosevelt. Quels que soient les obstacles sur la route de M. Roosevelt, il se rend compte de la chose. Je ne m'abrite pas derrière les interviews donnés aux journaux par M. La Guardia ou le colonel Biggar. Je sais où se trouve notre ligne de défense, comme nous le savons tous. Nous savons également où sont les véritables théâtres de la guerre, et qu'il n'y en a pas un seul au Canada.

L'honorable M. DANDURAND: Nous le savons tous.

Le très honorable M. MEIGHEN: Certes, nous le savons. Alors pourquoi faire ces déclarations qui sont de nature à tromper le peuple.

Je passe maintenant à la partie principale de mes observations. Je crains que nous ne dirigions pas nos efforts vers une fin essentielle, vitale. Je crains que nous dissipions nos efforts et nos ressources en entreprises qui paraissent excellentes et sont populaires, mais qui ne gagneront jamais la guerre. Si l'histoire des conflits nationaux nous a appris quelque chose c'est qu'il n'y a qu'une seule manière de gagner une guerre, et c'est d'avoir les effectifs requis à l'endroit stratégique à l'heure décisive. Contribuons-nous à cette seule manière d'atteindre la victoire en envoyant sur la scène réelle de la guerre moins de 50,000 soldats? Ces théâtres de la guerre ne se trouvent pas aux Antilles, ni à Terre-Neuve. Il se peut qu'un jour il y en ait un en Islande. D'autres pourront surgir; il est possible que le prochain soit en Palestine. Toutefois, en ce moment les grands théâtres des hostilités sont en Grande-Bretagne, en Grèce et dans l'Orient moyen. C'est là que l'on perdra ou que l'on gagnera la guerre. C'est là que notre sort sera décidé. Combien d'hommes avons-nous à ces endroits? Nous avons deux divisions outre-mer. Nous avons là-bas 52,000 soldats, mais à ma connaissance il n'y en a pas sur les théâtres de guerre que j'ai mentionnés, sauf en Angleterre. Ce n'est pas une armée bien nombreuse pour ce Dominion. Je ne crois pas que l'on fasse justice à la puissance de gagner du Canada en rassemblant ces troupes relativement peu nombreuses sur la véritable scène des hostilités, en recrutant au pays plusieurs milliers d'hommes à demi ou bien insuffisamment entraînés, en mettant en garnison une division sur la côte du Pacifique et une autre sur la côte de l'Atlantique, et en prenant toutes ces autres mesures sous le couvert de ce que nous appelons la défense du pays.

Le très hon. M. MEIGHEN.

En insistant sur le fait qu'il est essentiel de remporter la victoire outre-mer, je ne puis m'abstenir de vous citer certaines paroles que l'ancien premier ministre de Pologne adressait au peuple des Etats-Unis il y a quelques jours:

La Grande-Bretagne souffre terriblement, et dans son malheur elle n'a pas d'amis, ou elle n'en a pas d'assez forts, ou d'assez courageux, pour s'offrir à lui venir en aide.

Sans l'Angleterre il nous faudrait habiter un monde misérable et odieux.

J'ai cherché refuge ici parce que c'est le seul pays à part l'Angleterre assiégée ou les endroits que cette dernière domine, où il soit possible de se réfugier. Ma propre nation, la Pologne, est systématiquement exterminée par des brutes.

Ne vous laissez pas tromper.

Que ces paroles résonnent d'un bout à l'autre du Canada.

Ne vous laissez pas tromper. Ne croyez pas que vous pouvez échapper parce que vous êtes loin. Si la Grande-Bretagne est vaincue, l'Amérique le sera également. Je suis peut-être un faible vieillard qui crie dans le désert, mais mon message n'en est pas moins vital. Aidez la Grande-Bretagne, aidez-la maintenant, aidez-la de toutes vos forces.

On demandera peut-être: Est-ce que nous ne ferons rien pour la défense du pays? Je ne dis pas cela. Cependant, j'ai lu le discours du premier ministre et je constate qu'il parle de conférences impériales, remontant à vingt ans en arrière, où on convint que chaque Dominion verrait à sa propre défense d'abord, et qu'ensuite il accorderait toute l'aide possible à la Grande-Bretagne. Et c'est ce que nous faisons, dit-il. En toute sincérité je demande qu'on oublie les résolutions adoptées lors des conférences impériales tenues en temps de paix. En faisant certains préparatifs au pays vous pourrez être en mesure de repousser quelques attaques sporadiques, ici au Canada, mais il est peu probable qu'il s'en produise de quelque importance au cours de la présente guerre, car s'il y en avait les Etats-Unis entreraient presque inévitablement dans le conflit. Il n'en serait pas de même pour l'Australie. Les milliers de soldats que l'on entraîne à demi ou autrement, — certains d'entre eux, je le crains, ne seront que des soldats douillets, à cause des traitements qu'on leur donne dans ces camps de trente jours, — ne seraient pas d'une grande utilité contre une attaque sporadique, même si elle se produisait. Aucune invasion n'est possible tant que l'Angleterre tiendra. Cet entraînement constitue un gaspillage d'argent, de matériel et d'énergie humaine. Le but vers lequel tous nos efforts devraient tendre est aussi évident que le soleil dans le firmament; c'est-à-dire que nous devrions réunir et entraîner des effectifs pour nos forces de terre, de mer et de l'air et les envoyer sur les théâtres de